

LE NORD

EMPARONS-NOUS DU SOL.

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE DU NORD

ST-JEROME, 27 JUN 1889

J. J. GRIGNON Rédacteur

FABRIQUE DE Meubles et de Rouets



P. L. Y. VEZINA

RUE ST-JEROME | ST-JEROME (En face de l'Hôtel Barsalou)

Sideboards, Tables, Canapés, Chaises, Sets de salon, Sets de chambre, etc., etc.

Toujours en mains, Bois préparé pour bâtisses, tels que Moulures et Tournage, Decoupage, Plainage, Etc.

Achats de bois de toutes sortes, soit secs ou en billets, au plus haut prix.

Le chemin est ouvert en face de la maison de Montigny.

1 a. 5 s

LA BANQUE DU PEUPLE

EN FACE DU PONT ST. JEROME

Bureau ouvert pour dépôt et escompte de 10 à 3 heures, fermé à 1 P. M. le samedi.

J. A. THEBERGE Gérant Jérôme, 20 Mai 1886.

BANQUE

Ville-Marie

AGENCE DE STE-THERESE.

Prête sur BILLETS, reçoit les argents en DEPOT

Bureau ouvert de 10 h. A. M. à 3 h. P. M.

Ferme le samedi à 1 h. P. M. M. BOISVERT. Gerant.

Nota: Le Bureau de la Banque Ville-Marie, de St-Jérôme, étant transporté en l'Etat du Notaire sousigné, qui est nommé pour en régler les affaires encore pendantes.

JOS. E. PARENT, N. P. St-Jérôme. 6m 12 j. s.

Propriété à Vendre. UN HOTEL

Un des meilleurs sites sur la colonisation du Nord. J. H. VANIER, à défaut de santé, étant obligé de se retirer des affaires, vendra son hôtel et une terre de 3x30 arpents.

Conditions faciles. S'adresser à J. H. VANIER, STE ADELE.

HOTEL DU PACIFIQUE

JOHN FORGET

SAINTE-THERESE

COMTE DE TERREBONNE

On trouvera à cet hôtel, bonne table et chambres confortables, les meilleurs Vins, Liqueurs, Cigares, etc., etc., et GRANDES BOURBES

P. F. E. PETIT NOTAIRE ST-JEROME (Maison Lélang)

LOUIS BELANGER AVOCAT ST-JEROME (Maison Lélang.)

12 a. 1888

J. T. LETOURNEUX

Peintures, Huiles, Vernis, Teintures, Médecines patentées, etc.

MONTREAL

No. 259 Rue St-Paul

C. LANTHIER,

ENTREPRENEUR DE

Pompes Funèbres.

Rue St-Jérôme, ST-JEROME.

HOTEL du MARCHÉ

TENU PAR

Louis Corbeil,

RUE ST-GEORGES, | ST-JEROME.

Joseph N. Desjardins

FERRANTIER

RUE ST-JEROME - ST-JEROME

J. BELANGER,

Artiste - Photographe

RUE ST-GEORGE | ST-JEROME.

HECTOR LABELLE,

BOULANGER

RUE ST-JEROME | ST-JEROME

J. B. GUILBAULT

HOTEL DE TEMPERANCE

ST-JEROME

B. GOUGEON,

Marchand de Chaussures

(En face du Marché)

RUE ST-GEORGE | ST-JEROME

JOSEPH CAMPEAU

HOTEL DE PREMIERE CLASSE

RUE ST-JEROME - ST-JEROME

CHS. GODMER,

MARCHAND DE

NOUVEAUTÉS

Rue St-Jérôme

Eugene Marchand,

Horloger et Bijoutier

RUE ST-JEROME, - ST-JEROME

(Bloc RICHARD)

HOTEL x CENTRAL

PAR

A. LEFEBVRE

Cet hôtel est situé à environ trois milles de la ville de St-Jérôme. Les patrons de l'établissement reçoivent les visiteurs avec la plus grande courtoisie. N'oubliez pas de vous arrêter en passant pour jouer un air de piano.

Les LIQUEURS sont de 1er CHOIX et les pratiques sont servies avec le plus grand soin et la plus grande délicatesse possible.

A. LEFEBVRE, LA CHAPELLE.

EDOUARD CLARK,

BOUCHER

ETAL NO. 1, | MARCHÉ ST-JEROME.

M. Clark aura toujours pour servir ses pratiques des viandes fraîches de toutes sortes et de premier choix.

Votre commande est respectueusement sollicitée.

No 5 FEUILLETON

LES AMOURS DE PHILIPPE

Par OCTAVE FEUILLET

II

(Suite)

—J'avais songé, dit-elle d'un air pensif à lui apporter les bouquets qu'on m'a jetés hier soir au théâtre; mais non, il ne faut pas mêler les genres... Des violettes et des ravenelles, voilà ce qu'il lui faut: elle était très simple, ma mère... Achetez-moi des violettes et des ravenelles, et payez-les de votre argent, de votre argent à vous, je veux... Et puis aussi cette couronne de buis, avec des pensées dedans... Là!... merci!...

Elle passa la couronne à son bras, et suivit de Philippe, qui s'était chargé des bouquets, elle entra dans le cimetière. Après quelques pas faits dans l'avenue principale, elle s'engagea dans l'épais dédale des tombes, et serpenta dans les étroits sentiers d'un pied léger, sans perdre un instant la grâce souple de sa démarche. Elle s'arrêta enfin devant un monument fort modeste qui se composait d'une croix de pierre et d'un tertre de gazon entouré d'une grille à hauteur d'appui. C'est là, dit-elle très bas.

Elle enleva la couronne fanée qui était suspendue à une branche de la croix et mit à la place celle qu'elle avait apportée; puis se tournant vers Philippe, pour prendre les fleurs qu'il lui tendait, elle lui dit d'une voix troublée: Ce n'est pas très beau, mais c'est tout ce que j'ai pu faire dans le temps et j'ai encore eu bien de la peine, et maintenant je l'aime comme cela.

Elle sema les violettes et les ravenelles sur le petit tertre, puis elle s'agenouilla sur la terre par un mouvement à la fois sincère et théâtral, posa son front enveloppé dans ses mains, et parut se souvenir ou prier. Après quelques minutes, elle se releva, ramassa sur sa tombe un des bouquets de violettes et le mit dans son sein. Elle fit alors à Philippe un signe de tête silencieux et reprit sa marche silencieuse à travers les tombes et les chapelles.

Arrivée devant le sacre qu'elle avait amené, elle sembla hésiter un moment, elle consulta sa montre, regarda la couleur du ciel, et s'adressant tout à coup à sa femme de chambre: —Hélène, faites-vous reconduire rue Tronchet, je retourne à pied.

Puis interrogeant Philippe du regard, Ça vous convient, dit-elle? Elle lut dans ses yeux que cela lui convenait parfaitement. Elle prit alors le bras de son jeune compagnon; elle s'y suspendit comme une fiancée, et ils s'acheminèrent ensemble vers Paris en suivant les boulevards extérieurs. Elle était gaie et babillarde comme un oiseau, elle s'arrêtait devant les terrains à bâtir, devant les chantiers aux piles de bois symétriques, devant les maigres bosquets treillisés qui servent aux petits restaurants de ce quartier, et elle disait qu'elle adorait la campagne. A propos de campagne elle questionna Philippe sur son pays natal et sur sa famille et elle écouta avec un intérêt affectueux la description qu'il lui fit des deux manoirs perdus dans les bois et de leurs habitants parmi lesquels il omit pourtant de nommer sa cousine Jeanne. Pour la première fois il se sentait en confiance avec la célèbre artiste et pour la première fois, il se montrait à elle avec tous les avantages de son esprit brillant et généreux, rehaussés par l'élégance virile de sa personne et par l'éclat de sa gloire naissante. Elle le regardait par mo-

ments avec surprise et elle devenait peu à peu silencieuse.

Ils arrivèrent au boulevard des Invalides, entre plusieurs grands bâtiments d'aspect monastique qui se succèdent à droite et à gauche de la chaussée, on y remarque au petit pavillon précédé d'une pelouse et d'un jardin fermé du côté du boulevard par une grille et par un rideau de verdure le pavillon auquel on accède par une rue latérale, est une construction dans le style italien, avec un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée et un toit plat entouré d'une balustrade de pierre. —Mary Gêrald s'arrêta brusquement et s'approcha: —Comme c'est gentil, ça, c'est un nid! dit-elle.

Elle appliqua son visage contre la grille et plongea son regard à travers les lilas dont le soleil d'avril déliait déjà les feuilles. Au même instant la porte-fenêtre du pavillon s'ouvrait et deux personnes descendaient les degrés du perron, c'étaient suivant toute apparence les maîtres de logis un jeune homme et une très jeune femme, tous deux d'une frappante distinction, en toilette du matin très soignée et très correcte. Le jeune homme prit le bras de la jeune femme, et se promena avec elle devant le pavillon; il lui parlait en souriant avec une sorte de gravité tendre; elle l'écoutait en balançant en mesure sa fine tête blonde et en faisant avec ses lèvres, de jolies moues d'enfant. C'était une vignette anglaise, l'amour sous sa forme la plus délicate, la plus gracieuse et la plus chaste.

Ils avaient disparu derrière un angle du pavillon, et Mary Gêrald demeura encore le front fixé contre la grille; quand elle se retourna, Philippe vit qu'elle pleurait.

—Mon Dieu, qu'avez-vous? lui dit-il. —Rien... Mais ils sont heureux ceux-là... croyez-vous? deux jeunes mariés, n'est-ce pas, c'est sûr?... J'ai cru d'abord que c'était le frère et la sœur, mais il y a une nuance de plus... Cela vous ressemble, je croyais vous voir avec votre honnête petite femme. C'est un cadre tout fait pour vous.

—Je vous en prie, ne me parlez pas toujours de mon mariage! s'écria Philippe avec un mouvement d'humeur qui la fit rire. —Oh! mon Dieu, dit-elle, ne nous fâchons pas.

Elle s'essuya les yeux, et se remit gaie en marche. Ils avaient repris leur conversation enjouée, ardente, expansive. Ils se confiaient comme deux écoliers en vacances, leurs goûts, leurs sympathies, leurs enthousiasmes sur toutes les choses de ce monde. Quand Philippe la laissa rue Royale devant la porte de sa couturière: —Avez-vous remarqué, lui dit-il, que nous avons parlé de tout excepté d'amour?

—Oui, dit elle, c'est dommage, nous avons oublié.

Et elle se sauva. Elle se sauva, et Philippe ressentit une peine affreuse. Cette enchantresse radieuse et bien aimée lui échappait. Elle rentrait dans le tourbillon, Paris la lui reprenait. Il la retrouverait sans doute, mais jamais telle qu'il venait de la perdre et de la connaître jamais si occupée de lui seul, si uniquement, si complètement à lui. C'était fini. Il tombait dans le vide, dans le néant. Il était comme ces Bergers de la Fable favorisés un moment d'une intimité divine, et qui n'y pouvaient survivre.

Exalté à ce point, son amour était prêt pour la première folie dont l'occasion se présenterait. En pareil cas, les occasions manquent rarement. Le lendemain, dans la matinée, il eut l'idée de recommencer seul son pèlerinage qu'il avait fait avec Mary Gêrald. Il retourna au cimetière Montparnasse et parcourut la ligne des boulevards extérieurs en relevant avi-

dement ses impressions de la veille. Arrivé devant le pavillon du boulevard des Invalides, il fut étonné de voir suspendu à la grille un écriteau qui portait ces mots:

PAVILLON MEUBLÉ à louer présentement

Après un regard de curiosité et de souvenir jeté à l'intérieur du jardin, il alla passer quand une pensée soudaine l'arrêta et lui fit monter le sang au visage. Il hésita, délibéra quelque temps, leva les épaules, et finalement se dirigea vers la rue latérale sur laquelle ouvrait le pavillon. Un concierge de bonne mine fumait au soleil devant la porte. —Le pavillon est à louer? lui dit Philippe. —Oui, monsieur. —Mais il me semble qu'il était occupé hier, un jeune ménage je crois. —Oui, monsieur; les principaux locataires... un Anglais et sa femme... qui se plaisent beaucoup là; mais madame est un peu souffrante, et ils vont passer une année en Italie. —Alors on louerait pour un an? —Pour un an d'abord; on prolongerait ensuite le bail suivant les circonstances.

—Puis-je voir? —Très certainement.

Le pavillon contenait cinq ou six pièces seulement, toutes de petite dimension mais meublées avec un goût très élégant et très pur. Quand ils eurent achevé de visiter Philippe s'informa, non sans rougir, du prix qu'on en voulait.

—Dix-huit mille francs, dit le concierge, payables d'avance ou du moins dans les trois premiers mois.

Philippe recevait de son père une pension annuelle de sept à huit mille francs. Il n'était pas fort en mathématiques, cependant il calcula sans peine qu'un loyer aussi cher dépasserait sensiblement ses ressources. Il demanda en conséquence à réfléchir, et le concierge eut la bonté de l'autoriser à réfléchir dans le petit jardin aux lilas.

C'était le lieu du monde le plus mal choisi pour de telles réflexions. Philippe y retrouvait sur le sable le pas des amoureux de la veille. Il revoyait la douce scène d'idylle qui avait empli de larmes les yeux de Mary Gêrald. Comment résister à la tentation de réaliser le rêve qui l'avait fait pleurer d'envie, de donner à celle qu'il aimait, cette surprise et cette joie?

Il n'y résista pas et il se décida à louer le pavillon. Mais comme il n'était pas tout à fait fou, et qu'il était tout à fait honnête homme, il ne s'y décida qu'après s'être persuadé à lui-même qu'il tenait un moyen assuré de payer dans les délais voulus ce terrible loyer de dix-huit mille francs. Il savait qu'une pièce de théâtre qui réussit, rapporte à l'auteur des bénéfices considérables: tout lui faisait prévoir un grand succès pour la sienne; mais dans le cas même d'un succès ordinaire, il devait se trouver en mesure de faire face à l'obligation qu'il contractait, quitte à ne pas la renouveler. Son parti pris, il passa aussitôt à l'exécution avec cette espèce d'allégresse fiévreuse qu'on éprouve, dans l'âge de la force à s'engager dans une aventure dangereuse surtout quand l'amour est en jeu. Il se rendit en compagnie du concierge chez un notaire de la rue de l'Université où il signa le bail après quelques explications préalables.

Il résolut de ne pas aller ce matin à sa répétition et de consacrer à son installation le reste du jour. Il n'avait à emporter que son léger mobilier personnel et avec l'aide de son domestique, le déménagement fut vite accompli. Ces détails l'occupèrent cependant jusqu'au soir. Lorsque enfin il fut devenu maître de son palais, sa fièvre tomba et pendant qu'il respirait l'air

frais de son jardin, des pensées mélancoliques lui traversèrent l'esprit comme des volées d'oiseaux funèbres.

Qu'arriverait-il si par hasard Mary Gêrald ne partageait pas la bonne pour la combinaison d'existence qu'il venait d'organiser sur un pied si onéreux? si elle lui refusait son concours, si elle le laissait seul dans ce couteux Eden?... Car enfin sur quoi reposait ce bel édifice qu'il avait construit à si grands frais? Sur quelques paroles échappées au plus mobile des êtres, à une femme, et à la plus mobile des femmes, à une comédienne. Comment d'ailleurs, en quels termes lui faire part de ses projets? Il ne l'oserait même pas. Bref avant la nuit, il en était venu à conclure qu'il avait fait un acte de pure démenche dont il ne lui restait plus qu'à payer l'addition.

Il s'endormit assez tard dans ces agréables réflexions, et il eut le plaisir de les retrouver à son réveil. Cependant les oiseaux chantaient sous sa fenêtre dans les lilas; le soleil riait sur la pelouse, le gai Paris du matin s'éveillait sur les larges boulevards blancs. Philippe reprit goût à la vie, il déjeuna bravement et se rendit à sa répétition.

Mary Gêrald arriva au théâtre presque en même temps, dès qu'elle l'aperçut dans l'ombre des coulisses, elle s'approcha: —Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier? dit-elle brusquement. Vous avez été malade?

—Non, dit Philippe, mais j'ai passé ma journée à déménager.

—Ah! reprit-elle avec insouciance, vous n'êtes plus rue de Beaune!

—Non. J'ai su hier par hasard que le pavillon du boulevard des Invalides était à louer, etc... je l'ai loué.

—Comment! dit-elle en ouvrant de grands yeux stupéfaits. Ce n'est pas possible! Quelle idée! Pourquoi ça!

—J'aime ce qui vous plaît.

Mary Gêrald, qui avait sa générosité et qui avait pris dans leur confiant entretien de la veille une idée assez exacte de la situation de fortune de Philippe, eut un mouvement de violente contrariété: elle avait aussitôt compris l'étendue de l'extravagance du jeune homme, et elle en avait aussi compris le motif. Ses sourcils se contractèrent: elle le regarda en face, et haussant les épaules: —Vraiment, dit-elle, vous êtes fou! Je vous assure que vous êtes fou!

Elle répéta mal ce jour-là, récitant son rôle avec un air de distraction, elle dit encore à Philippe, en se drapant à la hâte dans ses fourrures: —Vous êtes réellement fou! Au reste, cela vous regarde.

—Mais, pardon, dit Philippe assez fièrement, je ne vous demande rien je suis heureux de vivre là quelque temps. C'est une fantaisie qui n'a rien d'offensant pour vous, il me semble.

—A la bonne heure, dit-elle sèche-ment. Et elle partit.

Elle jouait le soir. Philippe dîna comme il put dans un restaurant du boulevard; puis, après avoir promené pendant deux heures son accablement entre la Madeleine et la Bastille, il finit par entrer au théâtre. Mary Gêrald sortait de scène: il alla frapper à la porte de sa loge.

—Qui est là? demanda-t-elle.

—Moi, Boisvilliers.

—Ah! je suis invisible, mon ami, absolument invisible. Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que vous voulez?

—Oh! rien... Je voulais vous dire bonsoir.

—Eh bien, bonsoir! cria-t-elle à travers la porte. Et elle ajouta avec son joli rire musical: —Bonsoir, l'homme au pavillon!

(A continuer)

LE NORD
Journal Hebdomadaire,
Publié à St-Jérôme, comté Terrebonne, par
La Cie d'Imprimerie du NORD.

Abonnement.....\$1.00 par année
" " " " 50 c. pour 6 mois
ANNONCES
Première insertion.....10 cts la ligne
Insertions subséquentes..... 5 cts "

Toutes correspondances doivent être adressées :
Z. DRAPEAU,
Administrateur.

LE NORD
SAINT-JEROME, 27 JUIN 1889.

Le Ministere des Chemins de Fer.

L'attention publique est en ce moment dirigée sur cette haute fonction qui ne saurait rester plus longtemps privée de son titulaire sans préjudicier à un des intérêts vitaux de la Puissance.

Un vœu général, que nous jugeons bien légitime en cette province, semble désigner un des ministres français d'Ottawa à cette éminente promotion. Et plus que jamais cela nous paraît de toute justice. Sans doute que le pays peut à bon droit souhaiter de retrouver intact dans le successeur de l'hon. M. Pope l'apanage des puissantes aptitudes qui honoraient l'illustre défunt, mais personne, croyons-nous, ne les possède à un plus haut degré que le Secrétaire d'Etat actuel.

Nous reposons pleine confiance dans le tact de Sir John A. McDonald, et dans les circonstances, nous pensons qu'il en donnerait une preuve éclatante en décorant de cette distinction le mérite et le dévouement de son plus magnanime ami canadien-français.

L'agitation déplorable qu'Ontario subit en ce moment peut faire souvenir à Sir John qu'une heure d'égarement et de défiance n'a pas suffi à révolutionner le sentiment profondément conservateur de la province de Québec.

Elle approuvera en lui, nous en sommes certains, ce qu'elle n'a pas voulu blâmer dans son chef provincial et si les agitateurs de là-bas parviennent à substituer pour l'élection les couleurs néfastes de l'antagonisme religieux aux couleurs paisibles de la politique, conservateurs et libéraux se rallieront ici pour reporter au faite de la Puissance le plus fort appui de leur autonomie et de leur indépendance religieuse.

Pourrait-il en cela lui être un plus précieux auxiliaire que l'homme qui dans la malheureuse agitation de 1885, repoussa noblement l'acclamation frénétique dont les réalistes voulaient acheter sa trahison au serment d'allégeance et mérita les imprécations haineuses de ses anciens amis, pour rester fidèle au drapeau du Vieux chef?
J. G.

Petites notes de la rédaction

L'Electeur ne trouve rien de scandaleux dans l'affaire du Table Rock parce que cette histoire, prétendrait-il fait la paire avec le sacrifice que le gouvernement d'Ottawa aurait fait d'une réserve d'Indiens au Nord-Ouest à la convoitise d'un de ses partisans. Quelque mystère que l'éloignement des lieux jette sur cette affaire, nous admettrons la similitude des deux scandales et nous nous condamnerons à l'amende honorable dès que l'Electeur nous aura montré à Ottawa un Turcot écrivant à son employé quelque chose comme ceci :

"M..... voudra bien faire une autre lettre. Il a été convenu entre M..... et moi que ce serait \$316."

La Vérité, journal ultra intransigeant de l'école castor, a rengainé depuis quelque temps ses amères critiques sur les agissements de la

calerie Pacaud-Langelier et la caducité générale du gouvernement Mercier. Elle retombe pieusement dans le plat de l'Electeur. Ses cabriolets ne surprennent pas plus les conservateurs que leurs adversaires. Le piquant de l'affaire est seulement de savoir si l'organe de la jétite théologie est rentré en queue sous l'effet d'un conseil ou d'un commandement ou d'un troisième distingué que les puissants moyens de ratiocination théologique dont le directeur de la Vérité a le privilège lui auraient révéle sous la forme de ce que, dans notre ignorance, nous appelons le picotin.

Nous lisons dans le Progrès du Saguenay du 19 juin courant :

"Il y a quelques jours, nous avons rencontré à Québec un des principaux citoyens de St-Sauveur et il nous disait : "J'ai lu avec intérêt votre dernier article sur votre journal au sujet de l'aqueduc. Vous ne pouvez jamais insister assez sur l'importance de ce sujet. Travaillez activement et vous rendrez un service à votre ville. Si St-Sauveur avait eu un aqueduc, nous n'aurions pas à déplorer le malheur que vous connaissez. Il est malheureusement trop vrai que j'ai moi-même été contre la construction de l'aqueduc. J'ai voulu économiser quelques milliers de piastres et les pertes s'élevaient aujourd'hui à plusieurs centaines de mille piastres."

"Ces paroles sont éloquentes dans la bouche d'un ancien adversaire de l'aqueduc à St-Sauveur."
C'est vrai, mais St-Sauveur a brûlé : voilà pourquoi il regrette de ne pas avoir eu un aqueduc. C'est notre manière de voir à St-Jérôme où nous n'avons pas encore eu de conflagration.

Lachute aura son assemblée anti-jésuitique le premier juillet, annonce le Watchman. Il y a tout lieu de croire que la discussion s'y fera remarquer par son caractère paisible et bienveillant à l'endroit des canadiens français. L'emportement dévergondé et les diatribes contre la race française sont de meilleur goût à l'autre bout d'Ontario qu'au beau milieu de nos compatriotes de Lachute.

Les commissaires d'écoles de la municipalité du canton de Chatham n'ont pas voulu être en reste dans le mouvement anglais. Le huit juin ils ont tenu cour plénière et sur proposition du Rév. James Fraser ils ont unanimement résolu de supplier respectueusement son Excellence le Gouverneur en conseil de désavouer l'acte préjudiciable des Biens des Jésuites.

Cela fait nombre, faut-il croire.

La Patrie du 14 courant ayant écrit :

Jusqu'à présent on s'était contenté de constater un miracle dans l'inondation de Johnstown.

Le Journal des Trois-Rivières, toujours exagéré, en cite deux.

L'Etendard que cette fermentation passagère du vieux libéral-penseur, jette dans un trouble voisin du remords, exhale, dans l'incertitude de son indignation, sa timide plainte par ce cri étouffé : Qu'est-ce ? qu'il accompagne d'une exhortation octueuse au confrère dévoyé : C'est la nouvelle formule du pyrrhonisme castor : semblable au : Que sais-je ? de Montaigne. Oh les Escobars ! comme les faveurs de notre Providence nationale les ont bien assouplis à la tolérance universelle. Que la Patrie décoche et fasse siffler comme à dessein aux oreilles des castors un de ses amers sarcasmes contre les objets les plus vénérés de notre foi, à peine sur toute la bande actionnée à son rongement, un seul lèvera-t-il l'oreille, partagé entre ce bruit déchirant et le persiflage de sa conscience qui le traite de lâche hypocrite, pour se demander : "Qu'est-ce ? et se reprendre plus vivement à gruger. O dignes fils d'Escobar !

Bonne Nouvelle

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos amis du comté de Terrebonne que la contestation de l'élection de M. Nantel vient d'être renvoyé par la cour de révision, faute de preuve à l'appui de la requête des contestants. C'est un beau succès pour M. Nantel si l'on considère tout l'acharnement qu'ont mis ses adversaires à compromettre sa dignité d'homme public.

Le monde comme il va

La presse canadienne reproduit les réflexions suivantes tirées du Moniteur de Rome, d'il y a déjà quelques semaines :

"On reconnaît maintenant que toute l'agitation qui trouble si profondément la paix et la concorde entre les différentes nationalités du peuple canadien, vient peut-être de l'imprudence avec laquelle le règlement de la réclamation de l'indemnité a été conduit par certains personnages. C'est une question qui aurait pu être terminée sans aucune commotion, si les règles de la prudence avaient été observées. Il me semble que, dans les pays dont la population est formée de protestants et de catholiques, ceux-ci, surtout lorsqu'ils sont en minorité dans la Confédération canadienne, doivent agir avec beaucoup de modération, en se tenant toujours sous la conduite de leurs chefs naturels, le Pape et les évêques."

A PROPOS D'AGRICULTURE

Des objets bien payés. — Ne courez pas les canards. — Les bons effets du drainage. — Soins à donner aux jeunes canards.

"Dis-donc, Baptiste, sais-tu la grande nouvelle ?... Pierre fait encan la semaine prochaine, il vend tous ses effets, il part pour la ville. Viendras-tu à l'encan ? — Certainement nous nous amuserons bien, et puis j'ai besoin d'acheter une voiture, il pourrait se faire que j'en trouverai une à mon goût et pas chère." C'est le dialogue que j'entendais dimanche dernier à la porte de l'église. Cette conversation m'inspira les quelques réflexions suivantes, dont je vous fais part, amis lecteurs.

On a rarement vu des cultivateurs s'enrichir à courir les encans et l'on en a vu quelques-uns s'appauvrir, au contraire. Sous prétexte que c'est bon marché, que le crédit est long et, aussi, j'ai honte de l'avouer, le petit verre de whiskey aidant, quelquefois un cultivateur achète des effets dont il n'a pas besoin et qui coûte très cher en fin de compte. Dans l'excitation de l'enchère, il arrive souvent que l'amatteur des encans fait un mauvais marché qu'il regrettera plus tard et qui finira pas lui causer de graves embarras financiers. Comme il arrive presque toujours, ceux qui font encan vendent pour de l'argent comptant les billets qu'ils ont réalisés par cette vente publique, à des prêteurs d'argent, des usuriers. Avec ces gens-là le pauvre cultivateur qui doit un fort montant trouve les temps durs quand il n'a pas l'argent à l'heure dite.

Ce n'est pas tout, on ne calcule pas le temps que l'on perd à courir les encans ; cependant le temps, pour le cultivateur surtout, c'est de l'argent. Quel est le cultivateur qui n'estime pas sa journée à une piastre ! Calculons maintenant les jours perdus à courir les encans, les corvées (les bees comme on appelle cela), encore une invention qui n'a jamais enrichi personne : que l'on compte les jours perdus à flâner dans les magasins, les hôtels, on arrivera à un chiffre de jours respectable qui représente le montant de piastres perdu durant l'année.

Où sont les cultivateurs qui peuvent perdre de gaité de cœur, sans nuire aucunement à leurs intérêts, cinquante, cent, deux cents piastres par année ? Cependant le nombre des cultivateurs qui se payent cette dépense s'appelle "légalion" ! Quand donc apprendra-t-on à devenir économe et de son temps et de son argent ?

Quels sont les effets du drainage ? Cette question des plus importantes en agriculture a été maintes et maintes fois résolue. Tous les agronomes n'ont qu'une voix pour proclamer que le drainage produit des résultats étonnants, merveilleux, même sur des terrains que l'on avait cru tout à fait stériles et qui ont produit d'abondantes moissons quand ils ont été drainés. Je résume en peu de lignes les principaux avantages du drainage.

Le drainage d'un terrain n'affecte pas seulement le sol, mais il se fait surtout sentir sur les moissons. L'objet du drainage n'est pas seulement d'enlever le surplus d'humidité contenu dans le sol, mais de réchauffer ce dernier en permettant à l'air, à la chaleur de le pénétrer plus facilement.

Tombe-t-il beaucoup de pluie ? Le sol drainé ne souffre pas comme celui qui ne l'est pas de l'issue de l'humidité qui ralentit la végétation et fait pourrir le grain. Tombe-t-il peu de pluie ? Le terrain drainé souffre beaucoup moins de la sécheresse que celui qui ne l'est pas. La surface du sol drainé se réchauffe beaucoup et active l'action capillaire ; elle pompe l'humidité contenue dans le sous-sol tout comme une éponge bien sèche pompe l'eau contenue dans un vase, si cette éponge touche par un point seulement la surface de l'eau. Dans les terres fortes le drainage permet à la gelée de pénétrer plus profondément, ce

qui est d'un grand avantage tant pour l'amélioration du sol que pour la destruction d'une foule d'insectes nuisibles. Le terrain drainé peut se travailler de huit à quinze jours plus tôt que celui qui ne l'est pas. C'est par le drainage, enfin, que l'on peut contrôler, dans la plus grande mesure du possible, les mauvaises années qui deviennent de plus en plus fréquentes.

Le jeune canard croit plus rapidement que le poule, mais il faut plus de nourriture. On ne doit point lui donner de grain avant quinze jours ; pour les deux ou trois premiers jours, des œufs cuits durs et hachés menu constituent pour lui une excellente nourriture ; ensuite on peut lui donner de la moulée dans laquelle on hache beaucoup d'herbe. Il n'est pas absolument nécessaire pour élever des canards d'avoir un étang, une mare ; mais il faut de toute nécessité leur donner de l'eau en abondance. On ne doit pas laisser courir les tout jeunes canards à la rosée ou à la pluie ; ils deviennent transis par le froid, ce qui leur est fatal.

La vallée de la mort

L'on continue à découvrir un nombre effrayant de cadavres. — Danger imminent d'une épidémie. — Nouveaux traits d'heroïsme.

Il n'est encore question en Pennsylvanie et même dans presque tous les Etats-Unis que de la calamité de Johnstown.

Le nombre effrayant de cadavres que l'on continue à découvrir à chaque instant et la quantité phénoménale de décombres qu'il reste à déblayer, tant à Johnstown même que dans les autres localités de la vallée de Conemaugh également détruites, tendent à confirmer les appréciations qui ont été faites sur le nombre des victimes. Certes on n'en connaît jamais le chiffre exact, mais tout indique qu'il doit être de dix mille au moins. Afin de se rendre compte approximativement de la situation, on a établi vingt cinq bureaux pour l'inscription des survivants. Or, sur une population de 34,000 habitants environ qui comptait la vallée dévastée avant le désastre, c'est tout au plus si de dix à douze mille survivants ont été inscrits jusqu'à présent.

Quatre jours pleins se sont écoulés depuis la catastrophe et pas un rayon de soleil n'a encore éclairé les ruines de Johnstown. Les nuages sombres qui planent sur toute la vallée de Conemaugh, que l'on appelle maintenant la vallée de la mort, donnent un aspect plus lugubre, s'il est possible, aux décombres gigantesques et informes dont elle est jonchée.

Les nombreuses équipes d'hommes employés à recueillir les cadavres, après avoir pris un peu de repos pendant la nuit, se sont remises à l'ouvrage aux premiers lueurs du jour.

A neuf heures du matin, cent cinquante nouveaux cadavres avaient déjà été retirés des décombres à Johnstown seulement. La plupart n'avaient plus la forme humaine, et ils étaient dans un état de décomposition tellement avancé qu'on a dû les enterrer aussi promptement que possible. A mesure que l'on avance sous les débris de la ville, les corps que l'on trouve sont plus mutilés, et il arrive souvent que l'on n'en découvre que des fragments, des bras, des jambes, et même des têtes séparées du tronc.

Ce n'est pas seulement Johnstown, mais aussi dans les localités en aval et en amont de cette ville, le long de la rivière Conemaugh que l'on continue à découvrir de nouveaux cadavres par centaines. Ainsi, pendant la journée de mardi on a encore recueilli trois cents cadavres à Nineveh, ce qui porte à sept cent le nombre des morts retrouvés jusqu'à présent dans ce seul village. Dans la petite ville de Kerville, il ne reste guère plus qu'une rue et vingt-cinq hommes valides. On continue également à y découvrir dans la vase et dans le sable de nombreux corps de victimes. La ville est dans un état aussi lamentable que Johnstown, et les quelques femmes et enfants survivants, sont pour la plupart blessés et estropiés.

Les communications par chemin de fer sont rétablies maintenant jusqu'à Johnstown même. Le premier train qui ait pu s'avancer jusqu'à la ville, depuis le désastre, est arrivé vers onze heures du matin. C'était un train de secours chargé de tonnes de provisions et de deux mille cercueils. Dès que les communications par chemin de fer ont été rétablies, un bureau de poste provisoire a été installé à Kerville et un autre à Johnstown. Ils sont déjà encombrés par l'énorme quantité de matières postales, lettres, journaux, etc., qui n'avaient pas pu parvenir à leur destination de cinq jours, et dont une grande partie ne pourra être délivrée, par suite de la mort ou de la disparition des destinataires.

L'odeur épouvantable des corps en décomposition a produit un grand revirement dans l'opinion publique à Johnstown, relativement à l'opinion émise par les médecins sur l'avantage qu'il y aurait à laisser brûler, avec tous les cadavres qu'il

renferme, le colossal amas de débris accumulés près du pont du chemin de fer et s'étendant sur une grande distance dans la rivière.

Le danger d'une épidémie est imminent et l'on tremble à la pensée de voir la peste sévir après l'inondation et l'incendie. Cependant les pompes n'ont pas cessé de fonctionner pendant la journée ; mais il a été décidé d'employer la dynamite pour désagréger ce barrage et le déblayer ensuite au plus vite.

Les médecins de la région, d'ailleurs, se sont signalés par un zèle infatigable, car, sans parler des précautions à prendre en cas d'épidémie, il y a des centaines de blessés, des hôpitaux et des ambulances ont été installés à la hâte dans les édifices les moins endommagés de Johnstown et des environs. A l'hôpital de Cambria seul, il y a trois cents blessés. Beaucoup de ces infortunés ont eu des bras et des jambes fracturés et qu'il a fallu amputer ; d'autres sont dans un état désespéré, et il en est, plusieurs qui succombent chaque jours à leurs blessures. Les hôpitaux improvisés de Johnstown, ceux de Conemaugh, celui de Mineral Point, tous en un mot, sont encombrés de blessés qui exigent des soins constants. La société de la Croix-Rouge de Washington a expédié à Johnstown des infirmiers et des gardes-matades qui rendent les plus précieux services aux blessés, et sont d'un grand secours aux médecins.

Quelques journaux américains, par un sentiment qu'il est facile de comprendre, ont cherché à atténuer et même à démentir, dans certains cas, les scènes hideuses de pillage qui se sont produites à Johnstown et tout le long de la rivière Conemaugh. On a insinué que le nombre des lynchings, dont quelques-unes de ces scènes révoltantes ont été suivies, avait été exagéré. Malheureusement les dépêches de Johnstown et de Cambria non seulement confirment tous les faits de ce genre que nous avons rapportés, mais encore en signalent de nouveaux. C'est à tel point que le shérif du comté, ne pouvant plus suffire, avec les hommes dont il disposait à maintenir l'ordre, a demandé au général Hastings de faire venir un régiment de la milice de l'Etat pour garder les ruines.

Ordre a été envoyé aussitôt par télégraphe, au 11e régiment de la milice de Pennsylvanie, dont le quartier général est à Pittsburg, de se rendre en toute hâte à Johnstown pour défendre les ruines de la ville contre les voleurs et les pillards. Détail curieux, un journal de New-York, qui a publié mardi matin des dépêches spéciales de Johnstown, tendant à atténuer les scènes affreuses de pillage qui ont suivi le retrait des eaux, publiait, le même jour, dans une de ses éditions de l'après-midi, après avoir reçu la nouvelle de la convocation de la milice, un grand dessin, représentant le shérif et ses hommes armés de fusils, de revolvers et de bâtons, chargeant des pillards occupés à arracher leurs bracelets et leurs boucles d'oreilles à des femmes mortes sur le bord de la rivière.

Bien plus, une dépêche officielle reçue pendant la nuit dit : "En dépit de toute la surveillance qui a été organisée, le pillage des cadavres a continué toute la journée. Cinq Italiens ont été surpris pendant l'après-midi, déterrants les corps dans unes des tranchées de l'un des cimetières et enlevant les quelques bijoux qu'on avait pu laisser sur eux."

Ces cinq misérables ont été arrêtés. Ils auraient même été lynchés sur place, s'il y avait eu plus de monde au cimetière. Les prisonniers ont été enfermés provisoirement dans un wagon à bestiaux, où ils sont gardés par un détachement de milice.

Ils seront conduits à Greensburg pour y être jugés et on leur infligera le maximum de la peine édictée par les lois de l'Etat contre les violations de sépulture. De nombreux nègres, qui refusent de travailler, se livrent également au pillage."

Une des scènes les plus navrantes qui se soient produites pendant la matinée, s'est déroulée sur le bord de la rivière, le long de cet amas colossal de maisons en bois arrêté par le pont du chemin de fer et dont les décombres continuaient à brûler en dépit des efforts constants des pompiers. Un vieillard du nom de Gilmore, qui a perdu sa femme et ses cinq enfants dans la catastrophe, suppliait les pompiers de diriger leurs jets sur une maison qu'il leur indiquait.

On prétend que depuis quatre jours le vieillard, cherchant sa maison parmi celles qui sont accumulées à cet endroit, n'avait pas quitté le bord de la rivière. Les pompiers, voyant le désespoir de cet homme, se sont empressés de faire ce qu'il leur demandait. "C'est là, leur disait-il, que doivent être les corps de ma pauvre femme et de mes enfants ! c'est là que vous les trouverez."

Lorsque le feu a été éteint à cet endroit, et que les pompiers ont pu pénétrer dans ce qui restait de la maison, l'un d'eux en a retiré un crâne d'enfant, calciné.

Un de mes enfants, s'est écrié le vieillard ; mais les autres et leur mère doivent être là aussi ; cherchez les, je vous en supplie." Et quelques minutes après, les pompiers et les hommes qui les aidaient ont retrouvé le corps de la mère et des trois autres enfants. Quoique ceux-ci fussent affreusement brûlés, le père a pu les distinguer les uns des autres, grâce à quelques lambeaux de vêtements.

D'un autre côté, dans l'après-midi, une équipe de sauveteurs a découvert une vieille femme encore vivante, nommée Frederick, dans la manarde d'une maison que les flots avaient emportée presque d'une extrémité de la ville à l'autre, et déposée au pied d'une colline où elle se trouvait entourée d'eau et de vase. La pauvre femme était dans un état lamentable, et lorsqu'elle a pu donner quelques renseignements elle a raconté qu'elle avait assisté à des scènes affreuses. Pendant qu'elle était elle-même emportée par les flots avec sa maison, elle a vu des centaines de personnes, hommes, femmes et enfants, flottant pélemêle autour d'elle et disparaissant les uns après les autres. Quelques-uns de ces malheureux priaient, mais la plupart étaient devenus fous furieux.

Mais le héros du jour à Johnstown a été un malheureux agent d'assurance nommé William Gaffney. Cet infortuné a perdu quatorze personnes de sa famille, y compris sa femme et ses enfants. Il les a tous retrouvés au milieu des victimes. Or, n'ayant pu découvrir qu'un seul homme pour l'aider, M. Gaffney a dû porter avec lui les corps au cimetière, et ensuite creuser lui-même les fosses pour sa femme et ses enfants et les enterrer, tandis que l'homme qu'il avait embauché, enterrait à côté les membres de sa famille les plus éloignés. Jamais, a dit M. Gaffney, je n'aurais cru que j'aurais pu m'acquitter d'un pareil devoir. Mais il fallait que je le remplisse, et c'est une consolation pour moi de l'avoir fait. Cependant, je crois que personne ne peut se faire une idée des sentiments qu'éprouve un homme quand il est contraint de creuser et de fermer les tombes de tous les siens en un seul jour.

Il paraît, en effet que l'on manque de bras pour déblayer les décombres et surtout de fossoyeurs à Johnstown. Il y avait déjà mardi matin des centaines de corps dans les cimetières et il n'y avait personne pour creuser les fosses et les tranchées. Cependant la plus grande activité régnait dans les bureaux où s'est installé l'adjutant général Hastings chargé par le gouvernement de l'Etat de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Le général Hastings embauche tous les hommes qu'il peut trouver, leur offrant \$2 par jour, la nourriture, et un abri, car il ne saurait être question de logement. On manque aussi beaucoup de chevaux et de mules pour le transport, car la plupart des bêtes de somme dans toute la vallée ont péri par l'inondation. Peu à peu pourtant le déblaiement des décombres se fait d'une façon méthodique et le nombre des hommes qui y travaillent dans la journée de mardi était de plus de deux mille.

Deux mille hommes sont encore à l'œuvre pour recueillir les cadavres. Les cadavres sont transportés de la morgue au cimetière. On est à rétablir la voie ferrée entre Cambria et Johnstown. M. W. C. Fraser vice président de la banque Nationale et des citoyens haut placés ont dit ce matin qu'il n'y a que les habitants des lieux où a passé le torrent qui aient été avertis à temps. "Nous n'avons pas eu le plus petit avertissement, dit-il et il était impossible d'avertir les gens d'une catastrophe qui était sur eux, avant qu'aucun avertissement ne pût leur être donné."

Le capitaine Fitzpatrick de Cambria a appris ce matin que ses deux petits garçons qu'il croyait noyés, sont sains et saufs à 80 milles plus bas où ils ont été emportés sur un toit de maison. A Cambria et à Millville, à peu près 6000 personnes travaillent à réparer les dommages causés par le désastre.

Quinze hommes sont employés dans la vallée de Conemaugh à faire le recensement de ceux qui ont échappé à la mort, et l'on saura bientôt, d'une manière approximative du moins, le nombre des victimes.

Un reporter a fait le voyage d'ici à Blairville, sur le chemin de fer Pennsylvanie. Il a été témoin de scènes pitoyables.

Les souscriptions ouvertes dans la plupart des villes des Etats-Unis, ont déjà produit des centaines de mille dollars. A New-York, les souscriptions abondent de toutes parts. Chicago a expédié \$100,000 et ce n'est qu'un premier versement. Mais on peut juger des sommes énormes qui sont immédiatement nécessaires non seulement pour venir en aide aux victimes, mais aussi pour pourvoir aux travaux urgents à exécuter. A Philad. Ispir, la souscription avait atteint hier soir d'après une dépêche, la somme de \$500,000.

Saint-André Avelin

On nous écrit : Un terrible accident vient d'arriver à Hartwell. M. Arthur Pambrun s'est fait trancher la tête par une scie ronde sur laquelle il était tombé accidentellement, en travaillant au moulin de son frère, bien connu dans le comté de Vaudreuil où il a demeuré. La violence du choc a été telle que la tête du malheureux, séparée du tronc, est allée retomber à plusieurs pieds plus loin. On comprend toute la douleur de la famille que cette mort tragique plonge dans le plus morne deuil, et lui offrons toutes nos sympathies. Le défunt laisse une femme et un enfant.

Demande d'Institutrices.—On a besoin de 3 institutrices à Ste-Béatrix pour la prochaine année scolaire. Un salaire raisonnable sera payé, notamment à l'école du village où la situation est avantageuse. Pour les conditions, s'adresser au président des commissaires d'écoles ou au Secrétaire-Trésorier, M. A. H. Ladouceur.

Nouvelles de Partout

Les fermiers de l'Indiana sont unanimes à se plaindre, cette année, de la destruction de leurs blés par un insecte étrange. Les ravages causés par cet insecte semblaient d'abord restreints à la partie orientale de l'Indiana, mais ils se sont propagés depuis vers le nord. La commission de l'agriculture de l'Etat considère actuellement la situation comme alarmante. Les agriculteurs appellent l'insecte qui cause ces ravages la mouche verte, qui n'est, dit-on, qu'une variété de la mouche rouge, laquelle cause ce que l'on nomme la rouille des blés. Il y a quinze ans, la mouche rouge a fait son apparition dans la même région et y a causé des dégâts considérables aux blés. Mais la mouche verte n'avait pas été signalée dans ce pays depuis 1865, année pendant laquelle elle a presque complètement détruit la récolte du blé dans l'Indiana et dans les Etats voisins. C'est par milliers que les mouches vertes envahissent un champ. Elles s'attaquent à la tige du froment, en sucent la sève, et l'épi, à peine formé, ne tarde pas à se dessécher. C'est un véritable fléau, et comme, en somme, il n'apparaît que rarement, on ne le connaît pas encore suffisamment pour le combattre d'une façon efficace.

Il y a encore quelques buffalos dans les prairies du Nord-Ouest. Des Sauvages ont tué, il y a quelques jours, un buffalo, deux femelles avec un jeune, et l'on a vu des traces d'à peu près une trentaine dans les environs. Il paraît probable que ces buffalos descendraient de ceux qui auraient pu échapper aux Sauvages lors de leur dernière chasse, il y a six ans. On ne dit pas à quel endroit on a rencontré ces restes d'une race d'animaux si remarquables.

La presse américaine s'occupe longuement d'une affaire criminelle qui vient de jeter une nouvelle lumière sur les agissements des sociétés secrètes, si nombreuses aux Etats-Unis. Une enquête judiciaire, faite à Chicago, à la suite de la découverte du cadavre d'un Irlandais, le docteur Cronin, assassiné dans cette ville, a révélé une conspiration qui ressemble à une légende du moyen-âge. Il est, en effet, clairement résulté de l'enquête que le meurtre a été commis en vertu d'une résolution prise par la société secrète irlandaise connue sous le nom de l'Union fraternelle, ou Clan-na-Gael. D'après les informations recueillies, le docteur Cronin était en possession des secrets des chefs de la société des Clan-na-Gael, qui, étant dépositaires de sommes considérables fournies par les Irlandais d'Amérique pour la cause de l'autonomie de l'Irlande, les avaient employées à leur usage personnel et ne pouvaient en rendre compte. Cronin avait résolu de mettre fin à ces abus; ses efforts pour faire rentrer les choses dans l'ordre lui valaient des hostilités d'autant plus acerbes qu'il devenait plus pressant et plus menaçant pour les coupables. La situation, aggravée de jour en jour par l'inflexibilité du censeur, devint désespérée. Dans une réunion tenue à huit clos, il fut décidé de se débarrasser de lui; la résolution prise, l'exécution ne se fit pas attendre. Cronin fut attiré dans un guet-apens sous prétexte d'un malade à visiter. Au moment où il se penchait sur le lit auprès duquel il avait été amené, il fut frappé du coup mortel. Une voiture emporta le cadavre dans la campagne, et il fut jeté dans une citerne, où, après de longues recherches, il a été finalement retrouvé.

Voilà l'œuvre des sociétés secrètes qui représentent toujours un grand danger pour les pays où elles s'introduisent. Abonnez-vous au "NORD," le seul journal agricole du Comté de Terrebonne.

SUICIDE

Un Canadien-Français se noie aux Etats-Unis

Mardi dernier, vers quatre heures de l'après-midi, un Canadien du nom de Philippe Goudreau s'est suicidé en plongeant dans le canal Amoskeag. Le malheureux, se disant indisposé, avait quitté l'ouvrage depuis quelques jours, et bien qu'il parut sombre et chagrin, rien ne faisait prévoir un si triste dénouement. Mardi matin il alla à confesse et dans l'après-midi, il partit de sa demeure avec sa petite fille âgée de 5 ans. Arrivé sur les bords du canal, il embrassa son enfant en lui disant: "Maintenant je vais voir le bon Dieu," puis il s'élança et disparut sous les eaux. Son cadavre fut retrouvé vers 10 heures du soir, après que l'eau fut retirée du canal. Le défunt était natif de Nicolet, P. Q., et âgé de 46 ans. Il jouissait d'une bonne réputation, et la cause de son suicide paraît être le chagrin et le découragement qu'il aurait éprouvés de l'état de démenche de son épouse qui, depuis nombre d'années, est privée de ses facultés mentales.

Programme pour l'année courante

A une assemblée tenue à l'Annonciation le vingt-neuf mai 1889, et présidée par F. X. Clément, vice-président de la société d'agriculture No. 2, division B, de comté d'Ottawa, étaient présents le Rev. Père Naud, S. J., et Mrs. Dosité Boileau, Damas Charbonneau, directeurs pour l'Annonciation, Félix Terrien, directeur pour la Conception et Antoine Boisseau, directeur pour la Châteaux-Iroquois, et J. A. Lalonde secrétaire. Proposé par Antoine Boisseau secondé par Damas Charbonneau que les quatre résolutions recommandées par le conseil d'agriculture soient adoptées. 1o Qu'une classe spéciale pour le bétail et moutons soit enrégistrée dans les expositions du comté. 2o Que le concours de comté ou de paroisse pour les terres les mieux tenues soit adopté. 3o Qu'aucun étalon ne pourra concourir aux expositions sans avoir un certificat d'un médecin vétérinaire diplômé que tel animal est sain et tout à fait propre à la reproduction. 4o Que l'exactitude des documents transmis par la société au conseil d'agriculture soit affirmée par une déclaration solennelle.—Adopté.

Proposé par Dosité Boileau, secondé par Félix Terrien, que le concours de paroisse pour les terres les mieux tenues ait lieu cette année comme suit, savoir: 1o Que chaque paroisse sous la direction de son cercle agricole, nomme un comté de trois membres de la société, choisis dans une autre paroisse et que ce comité accompagné du secrétaire du cercle de la paroisse soit assermenté, et ait à faire la visite des terres des concurrents et que le salaire de ce comité soit de une piastre par jour chaque. 2o Que l'entrée des concurrents soit de vingt-cinq centimes payable d'avance entre les mains de chaque secrétaire du cercle et que celui-ci remette au secrétaire de la société, une liste des noms des concurrents de sa paroisse avec le montant de leur entrée. 3o Que cinq prix soient accordés dans chaque paroisse divisés comme suit, savoir: Huit piastres pour le premier prix, cinq piastres et demie pour le second prix, trois piastres et demie pour le troisième prix, deux piastres pour le quatrième prix et une piastre pour le cinquième prix, total, vingt piastres par paroisse. 4o Que la visite des terres soit faite du premier au quinze de Juillet prochain et que le programme du comité pour la visite des terres soit dicté par le cercle de chaque paroisse.—Adopté.

Proposé par Antoine Boisseau, secondé par Dosité Boileau, que trente-trois pour cent de la balance de l'argent de la société soit employé à l'achat de graines de semence et le reste de l'argent à l'achat d'animaux reproducteurs.—Adopté. Signé F. X. CLÉMENT, J. A. LALANDE, Secrétaire-Trésorier de la société d'Agriculture No. 2, Division B, au comté d'Ottawa.

Un volontaire de la mort Le surintendant des prisons à Albany a reçu d'un correspondant de Philadelphie, qui signe A. Z., une lettre bien curieuse. Elle émane d'un homme qui dit "n'avoir pas de chance," et qui, voyant que les autorités de l'Etat de New-York éprouvent encore des doutes sur l'efficacité de la nouvelle machine électrique pour exécuter les condamnés à mort, s'offre comme sujet pour la première expérience, à la seule condition que l'Etat s'engage à payer à sa veuve une somme de \$5,000. A en juger par sa lettre, ce volontaire de la mort semble avoir reçu une certaine éducation, et il est évidemment sûr de en faisant cette étrange proposition. En terminant, A. Z., dit que, si son offre est

acceptée, il suffira d'une courte annonce insérée dans un journal de Philadelphie pour l'amener à Albany, où il prendra les derniers arrangements avec les autorités. C'est probablement la première fois qu'un homme paraissant sain d'esprit demande à subir la peine de mort.

LE CRIME DE BORDEAUX

Une condamnation à mort

On écrit de Paris: La cour d'assises de la Gironde a consacré trois audiences au procès d'un nommé Aguer qui, le 20 janvier dernier, assassinait, sur un chemin des environs de Bordeaux, la fille Juliette Andrieu, sa maîtresse. Ce crime resterait dans le domaine de la banalité, n'était la poursuite folle à laquelle se livraient, pendant dix jours, la police de Bordeaux et les gendarmes. Aguer, en effet, le crime commis, réussit à s'enfuir de Bordeaux et à gagner le département des Landes. Poursuivi et traqué nuit et jour, il évitait les localités habitées et marchait à travers les bois et les landes, luttant contre la faim et la fatigue et espérant ainsi gagner la frontière d'Espagne. Enfin, le 7 février, Aguer était arrêté dans des conditions assez dramatiques et après avoir essayé le feu par la gendarmerie dans les bois de Saint-Symphorien. La victime du crime, Juliette Andrieu, domestique chez une dame Vigouroux, qui habite le Bouscat, aux environs de Bordeaux, était la maîtresse d'Aguer depuis un certain temps. Le 18 janvier, elle quittait sa place pour suivre Aguer. Tous deux se rendirent dans une auberge, dînèrent et sortirent vers les huit heures du soir. Une heure après, Aguer revenait seul à l'auberge et annonçait que, partant pour les colonies avec sa femme, il venait chercher la malle. Il appela un fiacre et transporta chez un marchand de vin du voisinage la malle de Juliette. Puis il disparut pour revenir deux jours après reprendre la malle et la déposer sur la voie publique où des passants la trouvèrent avec la serrure fracturée; les vêtements qu'elle contenait étaient éparés sur le sol. Lorsqu'on arrêta Aguer, il était porteur d'une somme de 700 francs, environ. Juliette Andrieu, quelques jours avant son départ, avait retiré de la caisse d'épargne une somme de même importance. Aguer cherche néanmoins à mettre son crime sur le compte de la passion. Il devait épouser Juliette et partir avec elle pour l'Amérique, lorsque, le soir du crime, sa maîtresse lui aurait avoué qu'elle était enceinte et déjà mère de deux enfants. Aguer prétend qu'afolé par cette révélation inattendue, il tira son revolver et tua Juliette de deux coups de feu, à bout portant, sur le chemin de la Brouste, où le cadavre fut retrouvé. Divers témoignages sont venus établir que l'accusé connaissait depuis longtemps le passé de Juliette Andrieu, ce qui démontre son système de défense. Jusqu'au dernier moment, d'ailleurs, Aguer prétend que les témoins menteurs; mais, sur bien des points assez importants, ses réponses contredisent celles qu'il a faites au juge d'instruction. Il est sept heures vingt quand le jury entre dans la salle de ses délibérations; il en ressort environ deux heures après avec un verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes. En conséquence, la cour condamne Mispiratéguy dit Aguer à la peine de mort. En attendant l'arrêt, Aguer est demeuré absolument impassible.

Deux nobles musulmans, venus à Paris pour l'Exposition, rencontrent M. Carnot, pour la dixième fois, depuis 15 jours. —Il a une belle prestance dit l'un. —Oui, dit l'autre d'un ton un peu dédaigneux... mais on le voit toujours avec la même femme... Il n'en a donc qu'une? M. Prudhomme visite les "Buffalo Bills." —Voilà, madame, dit-il à son épouse, les habitants des prairies... —Ils ont la peau noir! —C'est bien pour cela qu'on les appelle "Peaux-Rouges."

Un oncle à son neveu: —Tu mènes une vie de polichinelle. Aussi tu mourras jeune, tandis que moi je vivrai cent ans. —Cent ans! C'est drôle que vous n'avez jamais à me dire que des choses désagréables! Conseil de la douairière de Brionne à son neveu: —C'est moi, ne sois jamais ni le premier ni le dernier amant d'une femme. Mlle l'ata disait à une de ses amies: —Enfin, ma chère, hier à souper, j'étais tellement grise que je leur ai montré mon bras, ou ma jambe... Je ne sais plus lequel des trois!

NOTES LOCALES

—Lundi soir un procès plein d'intérêt pour la paroisse de St-Jérôme, s'est instruit sommairement devant MM. M. Provost et L. Labelle, juges de paix. M. Bastien propriétaire de la buanderie de Lachapelle poursuivit à l'amende un nommé Filatrault reconnu du public comme étant son employé à sa buanderie, pour cause d'inconduite grave et de nature à compromettre les intérêts du patron, en vertu de l'acte des maîtres et serviteurs. L'enquête fut des plus longues: elle ne s'acheva qu'à minuit et demie. M. A. Montigny maire de la paroisse et cinq ou six témoins établirent qu'aux dates mentionnées dans la plainte le défendeur avait fait des excès d'intemperance et négligé de faire les entrées de lait livrés à la buanderie etc. Ils déclarèrent en même temps qu'ils traitaient incessamment leur patronage à cette buanderie si M. Filatrault devait y demeurer employé. Cette preuve était plus que suffisante pour accabler le défendeur et le faire succomber, mais malheureusement elle portait à faux. Il manquait au plaignant une preuve essentielle: celle d'un engagement écrit ou verbal entre lui et Filatrault, le statut est impératif sur ce point et la jurisprudence invariable. La plainte fut en conséquence déboutée.

—Il est rumeur qu'une excursion s'organise de Montréal à Saint-Jérôme, pour samedi prochain jour de la St-Pierre. —Lundi soir une alarme sonnée par le tocsin de l'église paroissiale a rassemblé tous les pompiers et une partie de la population au marché de la ville. L'alarme n'était que bienôt calmée par la nouvelle qu'il ne s'agissait que d'une épreuve qu'on voulait faire de notre service du feu en présence de M. Perry, agent d'assurance venu ici à la demande du conseil, pour examiner s'il y a lieu de réduire le taux exorbitant des assurances contre les incendies. On ne connaît pas encore la décision des compagnies.

—Le Dr A. W. Petit, secrétaire de la convention de Nashua était lundi en cette ville, l'hôte de son frère, le notaire E. Petit.

—Quatre ou cinq hommes ont passé la journée de mardi, à solidifier les tuyaux en fer de l'aqueduc qui traversent la rivière près du pont Brière. Un des tuyaux en bois d'aboutement avait été emporté presque en entier le printemps dernier par un billot à la dérive. —Les écoliers de Ste-Thérèse ont pris leur joyeux essor pour la vacance. Ceux qui sont de retour en cette ville se font remarquer par leur belle tenue.

—La distribution solennelle des prix au couvent de cette ville a eu lieu mercredi. Celle du collège a eu lieu aujourd'hui. Nous en donnerons le détail au prochain numéro.

—Le solennité de la procession de dimanche a été des plus imposantes. Les rues étaient balisées. Malheureusement à cause de la crainte de la pluie on n'a pas jugé à propos d'élever d'arcs. Quelques anciens ont aussi regretté l'absence du canon qui est resté à dormir sur ses affûts mais il paraît que cela était dans l'ordre. Ces désavantages ont été amplement compensés par l'aspect grandiose de la procession et l'excellente musique que les deux fanfares de la ville ont données.

—Dans l'après-midi de dimanche la même procession eut lieu avec même affluence et même solennité en l'honneur de la Ste Vierge.

—Le St Jean-Baptiste a passé inaperçu en cette ville au point de la démonstration, mais plusieurs citoyens marquant se promettent bien que la ville la fêtera avec éclat l'an prochain. Il serait question, selon eux, d'en faire une même temps l'affaire du cercle agricole du comté de Terrebonne.

—M. Octave Leuzon, de cette paroisse a été mercredi soir victime d'un pénible accident. Comme il passait derrière son cheval qui était généralement d'un caractère fort doux, ce dernier le frappa de ses deux pieds dans le ventre et l'étendit immobile sur le sol. Sa blessure est jugée très grave. —Les révérends messieurs dont les noms suivent étaient mercredi les hôtes de nos desservants au presbytère de cette ville: MM. Pierre Lauzon, Bouchar, Brunet, Allaire, Paquet, tous Oblats, A. Nantel, supérieur au séminaire de Ste Thérèse, Corbail, A. Konotte, A. Gauthier et Coursoil.

—Nous sommes heureux d'apprendre que le Rev. A. Mantel vient d'être nommé supérieur du petit séminaire de Ste Thérèse. Nos meilleurs félicitations pour cet excellent choix.

Boutique à Louer. Local de 85 piés sur 25, avec transmission de pouvoir, dans le centre de la ville. ALF. A. LAVIOLETTE. Vente par autorité de Justice

Immeuble et après décès appartenant pour moitié indivise aux enfants mineurs issus du mariage de M. Charles Dupras, fils, cultivateur de la paroisse de Saint-Jérôme, avec feu Dame Elida Berthiaume, son épouse décédée, et pour l'autre moitié indivise au dit Charles Dupras fils comme dépendant de la communauté de biens qui a existé en lui et sa dite épouse, sera vendu par autorité de justice au plus haut et dernier enchérisseur, JEUDI le QUATRIÈME jour de JUILLET prochain à ONZE heures de l'avant-midi, à la porte de l'église paroissiale de St-Jérôme, soumis aux conditions à être lues au temps de la vente, savoir: UNE TERRE connue et désignée aux plan et livre de renvoi officiel de la paroisse de St-Jérôme, dit district, sous le lot officiel numéro quatre cent six (406) de la contenance de trois arpents de front sur quarante arpents de profondeur, plus ou moins avec une maison et autres dépendances. Pour les conditions de vente s'adresser à Jos. E. Parent, notaire à St-Jérôme.

Jeos. E. PARENT, Notaire. Daté à St-Jérôme 15 juin 1889.

Marché St-Jérôme.

Table of market prices for various goods like Fruits, Grains, Produits de la Laiterie, Legumes, Volailles, Poissons, etc. with prices per unit.

JOS. E. PARENT

NOTAIRE ET COMMISSAIRE. Maison Villeneuve. — Près du Marché. St-Jérôme. Argent à prêter sur première hypothèque, escompte de billets d'encans ou autres achats et vente de propriétés sur commission. Plusieurs belles fermes et moulins et autres propriétés à vendre. Annonces dans les journaux gratuits. Attention spéciale donnée aux Inventaires, au règlement et à l'administration des Successions et prompt reddition de comptes. M. Parent représente aussi deux des meilleures Assurances: La North British & Mercantile, sur la vie et sur le feu. Capital et Fonds acc \$43,000,000 Revenu annuel, 10,300,000 —ET— LA CANADIENNE SUR LA VIE. 1 a-1 j-8

AVIS PUBLIC.

M. BRUNO BEAULIEU croit qu'il est de son devoir de remercier le public pour l'encouragement qu'on a bien voulu lui donner, et en même temps il annonce à ses nombreuses pratiques qu'il vient d'agrandir son magasin pour y placer ses nouvelles Marchandises d'Épicerie, y compris la Farine, le Gru, le Son, Etc., Etc., échangeant tous les produits de la terre pour sa marchandise. De plus, il tient un Clos de Bois et le livre à Domicile.

Rue de la Gare | ST-JEROME 16 Mai 89—la

FONDERIE DUMONTVILLE ETABLIE EN 1877.

Fonderie de Fer et de Cuivre, Atelier de Mécaniques

TOURNAGE, PLANAGE, TARAUDAGE, BOULONNAGE, ETC., ETC.

Engrenages droits et d'angle, arbres de ligne, poulies en fer, en bois, mécanisme de moulins à farine, de moulins à scier, machines à moulures (shapers), délinéurs (joiners), de douves, arbres de petites scies, etc.

PATRONAGE des MOULINS et MANUFACTURES RESPECTUEUSEMENT SOLICITÉ

MECANISME DE SCIE COMPLET

Prêt pour livraison à prix grandement réduits

CLOTURES POUR CIMETIÈRES

Variétés de beaux modèles. POTEAUX, BARRIÈRES, VASES RUSTIQUES et ORNEMENTS APPROPRIÉS. Toujours en stock.

ASSORTIMENT GENERAL

Pour le commerce et le détail.

Poêles double de 2 pds de feu, nouveau modèle, aussi de 2 1/2 pds et 2 pds, poêles simples, poêle de fermiers, chaudrons de toutes sortes, canards, éviers, caps de cheminées, portes à ramoner, fonte de charnues, boîtes de roues, douilles d'aqueduc, etc. SOUPAPE D'AQUEDUC (Stop Cock) nouveau système, à très bas prix.

ÉCHANGE POUR VIEILLE FONTE ET CUIVRE.

ALF. A. LAVIOLETTE, PROPRIÉTAIRE.

St-Jérôme, 23 Mai 1889.

Agents demandés partout. Annonce pour des agents commerciaux avec un logo circulaire.

T. A. VIGEANT, Horloger et Bijoutier. Agent de R. A. Taupier. Offre au public tout un Stock de Banqueroute de Bijoux à 50c, dans la piastre et tient toujours en main un assortiment de Montres, Horloges, Bijouteries, Joints de Mariage et Lunettes. Montre, Horloge et Bijouterie difficiles réparés avec soin et à bas prix. Tout ouvrage est garanti.

J. MCCARTHY & SON, Brewers and Malsters. PRESCOTT, Ont. (B ANCH AT ST-JEROME). Importer of Cigars, Syrups, Ginger Beer, &c. M. J. A. BELANGER, Sole Agent. RUE ST-JEROME, ST-JEROME.

PROVINCE DE QUÉBEC, DISTRICT DE TERREBONNE. Une Session de la Cour du Banc de la Reine, ayant juridiction criminelle dans et pour le district de Terrebonne, se tiendra au Palais de justice dans le village de Ste-Scholastique dit district. MARDI le Deuxième JOUR DE JUILLET prochain à dix heures de l'avant midi. En conséquence je donne avis public à tous ceux qui auront à poursuivre aucune personne maintenant détenue dans la prison commune de ce district, ou toute autre personne, qu'elles y soient présentes là et alors. Je donne aussi avis à tous les Juges de Paix, Coroners et Officiers de la Paix pour le district susdit, qu'ils aient à s'y trouver avec tous leurs records pour qu'ils puissent y agir en leur qualité respective. Z. ROUSSILLE, Shérif. Bureau du Shérif Ste-Scholastique 11 Juin 1889—3f

Les somnolis lucides.

Les journaux scientifiques de Paris s'occupent du décès de M. Washington Irvine Bishop, l'hypnotiseur bien connu qui est mort à New-York presque subitement dans des circonstances qui ont fait dire qu'il était seulement en état de catalepsie lorsque les médecins ont procédé à l'autopsie.

Tout est possible, dit une feuille médicale, et ce ne serait pas la première fois que des léthargiques auraient été traités comme des décédés authentiques.

Si les faits sont exacts, c'est horrible. Et immédiatement se présente à l'esprit une question qui, pour revêtir une apparence assez comique, n'en est pas moins fort angoissante. Le malheureux Bishop, a-t-il su qu'on faisait son autopsie? A-t-il assisté à sa propre dissection?

Il est parfaitement certain que dans l'état de léthargie, surtout quand ils rentrent dans la série des phénomènes hypnotiques, alors que le corps présente toutes les apparences de la mort et que la sensibilité est complètement abolie, la conscience persiste quelquefois, ainsi que le sens de l'ouïe, de telle façon que des léthargiques ont pu, à leur réveil, raconter les faits qui s'étaient passés autour d'eux et dont ils avaient été les témoins auriculaires.

Ce n'est pas le cas le plus général; mais la science moderne en a enregistré plusieurs exemples.

Une dame du grand monde, rapportent les docteurs Demarquay et Girard Teulon dans leurs "Recherches sur le sommeil nerveux," très impressionnée et très impressionnable, témoin de quelques expériences d'hypnotisme, en parla dans sa famille à son retour chez elle.

Curieuse de vérifier sur elle-même le fait dont elle avait été témoin, elle se prêta à un essai du même genre.

Un objet brillant est placé devant ses yeux par un de ses parents. Au bout de quelques minutes, la permanente fixité de son regard surprend; on interrompit l'expérience et on l'appelle; pas de réponse; on prend un de ses bras qui, soulevé, retombe. On se regarde; l'effroi commence à gagner autour d'elle. Que faire? Le mari, le fils s'effrayent; ce dernier, les larmes aux yeux, se précipite sur sa mère et couvre son front, ses yeux, de baisers. Mme de L... se réveille et tombe dans une attaque de nerfs.

Après la crise de larmes et la détente obtenue, elle dit alors qu'elle a eu une dure épreuve à subir, qu'elle avait toute sa connaissance, voyant sa famille en larmes et dans l'effroi sans pouvoir faire aucun signe qui mit un terme à cette situation pénible. Un fort poids lui semblait opprimer sa respiration, et quant à son corps, il était, c'est son expression, "enveloppé comme d'une chemise de plomb."

Il y a des exemples encore plus frappants.

Decouvert de debris humains

Pendant que l'on creusait des fondations sur la propriété du docteur Hingston, au coin des rues Sherbrooke et Metcalfe, on a découvert le squelette d'un indien qui tomba en morceaux lorsqu'il fut délogé. On a découvert également plusieurs autres petits squelettes et l'on suppose qu'à cet endroit il devait y avoir un cimetière indien avant la conquête du pays par les Européens. Plusieurs autres objets devant appartenir aux sauvages ont aussi été trouvés.

GRAND INCENDIE

Plusieurs personnes perissent

Boston, 21—Un désastreux incendie a eu lieu ici, ce soir. Trois personnes ont péri dans les flammes et trois autres ont été très grièvement brûlées. On craint qu'il ne se trouve d'autres victimes dans les ruines. La bâtisse était occupée par deux négociants. Peu de temps après cinq heures de l'après-midi, un client vit une gerbe de flammes derrière un comptoir et alla sonner l'alarme. Les flammes se propagèrent avec tant de rapidité parmi la poudre qui se trouvait dans les magasins, qu'elles coupèrent toute issue à plusieurs hommes qui se trouvaient aux étages supérieurs.

Victimes d'une odieuse superstition.

New-York, 21—Une jeune femme du nom de Hannah Heitland vient d'être victime dans l'Illinois d'une odieuse superstition allemande.

Employée chez un de ses frères établi à Quincy, Hannah, dans un accès de folie, dit-on, a quitté soudainement son frère et elle est retournée à pied chez ses parents, Allemands ignares et superstitieux, demeurant à Tiogo, petite localité située à une trentaine de milles de Quincy. Les parents de la jeune femme et quelques autres Allemands ignorants du voisinage ont alors entrepris de guérir Hannah par des pratiques superstitieuses et inhumaines. Ils lui ont piqué des épines

gles dans tout le corps, sous prétexte de "chasser le mauvais esprit."

La pauvre femme, ayant presque perdu connaissance, ses parents l'ont baillonnée, pour l'empêcher de crier; puis, lui ayant solidement attaché les pieds et les mains, ils l'ont mise sur un char et transporté à Carthage, où ils l'ont jetée dans une écurie abandonnée. Cette malheureuse, littéralement réduite à l'état de pelotte à épingles, allait infailliblement mourir, lorsqu'elle a été découverte douze heures plus tard dans cette terrible position. On l'a transportée à la prison de Carthage et débarrassée des épingles dont tout son corps était encore hérissé. Mais, malgré cela, les médecins ne croient pas qu'elle puisse survivre au cruel traitement que lui ont infligé ses parents et leurs voisins.

Une enquête judiciaire a été ouverte, et il faut espérer que les auteurs de ces pratiques monstrueuses seront aussi sévèrement punis que le permet la loi.

Constantinople vient de perdre le doyen des centenaires de l'empire ottoman qui en compte un certain nombre. Il ne pouvait pas lutter avec feu M. Chevreul, car ce n'était qu'un pauvre trouper; mais pour ce qui était du nombre des printemps, c'était tout autre chose, car il venait d'atteindre son cent vingt cinquième ce n'est pas accordé à tout le monde.

Il s'appelait Ghazi Hussin baba, en français: le père Hussein le Victorieux. C'était le dernier janissaire ayant survécu au massacre. Il avait pris part à toutes les guerres soutenues par les Turcs, sans en excepter la dernière où il s'était conduit très gaillardement; aussi lui avait-on décerné le glorieux titre de *Ohazi* le victorieux. C'était un homme d'une force extraordinaire, et il était portier de l'École militaire depuis sa fondation.

PROVINCE DE QUEBEC

DISTRICT DE TERREBONNE

Cour Supérieure.

Dans l'affaire de David Hambleton, manufacturier, de la ville de Lachute, failli. Conformément à une ordonnance de la dite cour, en date du quatorze juin courant.

Le soussigné vendra, par encan, au plus offrant et dernier enchérissur au palais de justice dans la dite ville de Lachute le premier Aout prochain, à dix heures de l'avant midi, l'immeuble ci-après, faisant partie de l'actif de la dite faillite, suivant les conditions qui seront là et alors mentionnées, savoir:

Un lopin de terre situé dans la ville de Lachute et désigné comme les lots numéros 1475, 1476, la partie est des lots 1478, 1479 et 1480 aux plan et livre de renvoi officiels de la paroisse de Saint-Jerusalem d'Argenteuil, borné comme suit du côté sud est par le lot numéro 1431 ou l'avenue princeps, ouest par le lot numéro 1477, nord-ouest par la prolongation du dit lot 1477 de la ligne en arrière des lots 1474, 1473 et 1472 et du côté nord-est par le lot numéro 1474 avec manufacture de bobine, maison, remises et autres dépendances. Lachute, 24 Juin 1889.

JOSEPH PATENAUDE, Encanteur, W. J. SIMPSON, Curateur.

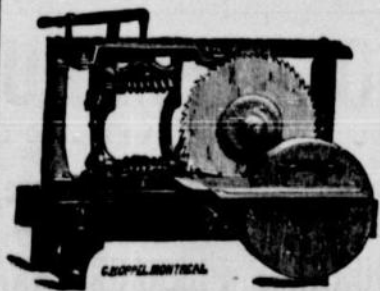
27 juin 9 4-1.

Boutique a Louer.

Local de 85 pieds sur 25, avec transmission de pouvoir, dans le centre de la ville. ALF. A. LAVIOLETTE.

MACHINE

Bardeaux "EUREKA"



LA MEILLEURE SUR LE MARCHE.

CAPACITÉ AU-DELA DE 20,000

BARDEAUX PAR JOUR.

AUTRES SORTES A PRIX MODÉRÉS.

Echantillon à la "FONDERIE DUMONTVILLE."

ALF. A. LAVIOLETTE

Agent.

A VENDRE

200 acres de BONNE TERRE à St-Jovite, à un mille du village et à un demi mille de la station du chemin de fer projeté. Sur ce lot de terre il y a environ 110 acres en bon état de culture, une maison 25 x 20, une grange 60 x 40 et autres dépendances. Le tout en bon état et sera vendu à bon marché pour de l'argent comptant.

S'adresser à FR. LEONARD, St-Jovite.



LUNETTES et LORGNONS

B. LAURANCE

Les seuls Articles réellement Anglais sur le Marché Canadien!

De Purs Crystaux sont gardes

COMME ÉCHANTILLONS DONNÉS AUX ACHETEURS POUR DÉMONTRER LEUR NATURE.

Ils sont recommandés par des certificats du président, vice-président de l'Association du Canada; du président du collège de médecins et de chirurgiens de Québec; du doyen de la faculté de médecine de l'Université Laval; du président et ex-président du Conseil de médecine de la Nouvelle-Écosse.

DE SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU,

Mr. B. LAURANCE, Monsieur,

9 Mai 1888.

Son Eminence le Cardinal Taschereau, Archevêque de Québec m'exprime son désir de vous faire connaître que les lunettes que vous lui avez procurées sont de la meilleure qualité et mieux appropriées à sa vue que celles dont elle a fait usage jusqu'à ce jour.

J'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur. (Signé) J. B. Z. BOLDOC, Ptre.

En vente seulement chez S. G. LAVIOLETTE, marchand général, St-Jérôme.

HOTEL GODMER

SAINT-ADELE COMTE DE TERREBONNE

Confortable établissement maintenu sur un bon ton par Onésime GODMER, que les gens qui visitent le Nord ne sont pas sans connaître avantageusement. — On traite les étrangers avec déférence et prévenance. — Tables bien servies. — Bonnes écuries et remise. — N'oubliez pas de vous arrêter chez O. GODMER village de Ste-Adèle.

Avis aux Vivants.

POUR LE SOUVENIR DES MORTS.

Tout en remerciant le public de l'encouragement à venir jusqu'à présent, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai toujours en mains, des monuments funéraires en marbre, granit et en pierre grise, de même que poteaux en marbre et en pierre; aussi: Je me charge de faire les charniers, en un mot, tout ouvrage de sculpture en marbre, en pierre, etc.

N. ALLAIRE, MARBRER, 2 Mai 1889—3m Ste-Thérèse.

CHS. MIGUE



Chaussures, Ciègues, Souliers de Chevreuil, Raquettes de tout choix.

Prix Satisfaisants

Rue St GEORGES

Deuxième porte du Coin Bastien, ST. JEROME.

Gaucher et Telmosse

IMPORTATEURS DE

Vins, Liqueurs, Epicerie

242, 244 et 246 rue Saint-Paul

VIS-A-VIS LA RUE ST-VINCENT

Departement des Provisions:

Nos. 87, 89, 91 et 93 rue des Commissaires

MONTREAL, P. Q.

12 Avril 9 1-a.

PIERRE SIMARD

SUCESSEUR

W. E. ELLIOTT

MAGASI

D'Epicerie, Vins, Liqueurs, Grains, PROVISIONS, FAIENCE,

COIN DES RUES

St-George et Ste-Anne

Batisse Ellis et



Aux Annonceurs dans la "Gazette"

Les personnes qui enverront des annonces pour être insérées dans la Gazette du Canada, voudront bien observer les règles suivantes:

1o Adressez: "La Gazette du Canada Ottawa, Canada."

2o Indiquez le nombre d'insertions requises.

3o Remettez invariablement les prix de telles annonces avec celui d'un numéro de la Gazette, comme il est expliqué plus bas, autrement elles ne seront pas insérées. Les prix sont: dix cents par ligne pour la première insertion, et cinq cents pour les insertions subséquentes, chaque chiffre comptant pour un mot. Aucune annonce n'est publiée pour moins qu'une piastre.

Les abonnés remarqueront aussi que l'abonnement de \$4.00 par année est invariablement payable d'avance et que la Gazette sera retranchée à l'expiration du terme payé ainsi d'avance. On charge 10c par numéro et lorsqu'on en a besoin de plus d'un il faudra payer également le même prix pour chacun de ces numéros.

BROWN CHAMBERLIN

Imprimeur de la Reine

Bureau de l'Imp. de la Reine } 1er avril 1886.

E. GIBALT

MAGASIN

d'Epicerie, Vins, Liqueurs, Grains, PROVISIONS, FERRONNERIES, FAIENCE, CHAUSSURES, Etc

COIN DES RUES

Jacques-Cartier et Dumont (Batisse Horvieux.)

St-Jérôme, 2 janvier 1882

LIVRES ET PAPETERIES

Nous avons toujours, comme précédemment, un grand choix d'ouvrages de

LITERATURE, HISTOIRE,

THEOLOGIE, SCIENCE, MEDECINE

et autres, formant un département spécial de notre magasin, avec les LIVRES DE PRIERE, DE PIETE, les LIVRES DE COLE, ainsi que les articles de librairie proprement dits.

Les améliorations et l'agrandissement ont été nécessaires par l'augmentation des quantités de chaque espèce que nous sommes obligés d'avoir en magasin pour la vente en gros.

NOS PRIX DÉFIENT TOUTE CONCURRENCE EN LIBRAIRIE comme en Papeterie.

J. B. ROLLAND & FILS

Nos 6, 8, 10, 12 et 14, Rue St-Vincent

MONTREAL.

Sarrazin de Semence

A VENDRE AU

Moulin à Farine, Village St-Jerome

(o)

Ce sarrazin est du Japon ou sarrazin aux feuilles argentées. La couleur des feuilles empêche ce sarrazin de brûler par le soleil, conséquemment, il peut être semé bien à bonne heure et être récolté avant les gelées. Il fait une farine splendide et donne un produit trois fois autant que le sarrazin noir.

St. Jérôme, 18 avril 1889.

V. F. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR



MARCHAND-TAILLEUR

Tweeds Français, Ecosais et Anglais, Serge rayé et unies de toutes couleurs, fourniture extra. Spécialité de chapeaux pour hommes, et aussi une

Grande quantité de Merceries à tres bon marche.

COUPE ÉLÉGANTE ET GARANTIE et couture de première classe dans le New-York style

Rue ST-GEORGES, Block GAUTHIER, Près du Marché

ST-JEROME.

S. G. LAVIOLETTE

MARCHAND DE

Ferronneries, Peintures, Vernis,

Faïence, Poterie, Verrerie, Etc.

Courroies pour moulins de toutes sortes, scies rondes, coffres forts, aussi poëles, charbon, etc.

A l'enseigne du Godendard

RUE SAINT-GEORGES, Près du Marché

S. G. LAVIOLETTE.

ST-JEROME.

ROYAL

Valeur des Polices en 1886..... \$ 73 999.00

COMMERCIAL UNION

Valeur des Polices..... \$ 27 502.16

IMPERIAL

Valeur des Polices..... 19 592.00

QUEEN

Valeur des Polices en 1886..... \$ 21 450.00

PHENIX

Montant total de ces Polices..... 21 902

Sécurité absolue. Tous dommages payés avec promptitude.

Dr C. L. DeMARTIGNY

Agent de ces diverses Compagnies

pour le district de Terrebonne

STATUTS DU CANADA

PRIX DES STATUTS AU BUREAU DE L'IMPRIMEUR DE LA REINE, A OTTAWA

B. CHAMBERLIN, Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

Statuts Refondus H. C.	25	Code.....	1 00
" " B. C.	1 25	Lois criminelles en 1 vol.....	0 00
Code de Procédure Civile	1 25	Ordres en Conseil, à 1874.....	1 25

PUISSANCE DU CANADA

Vic	\$	c.	Vic	\$	c.
32 & 33 Statuts de 1869	1	50	41 Statuts de 1876, Vol. II.....	0	30
33 " " 1870	0	80	" " " " Vols I & II	1	00
34 " " 1871	0	80	" " " " 1879, Vol. I.....	1	35
35 " " 1872	2	00	" " " " " " Vol. II	0	40
36 " " 1873	1	60	" " " " " " Vols I & II	1	50
37 " " 1874	1	43	" " " " " " 1880, Vol. I.....	1	25
38 " " 1875, Vol. I.....	1	50	" " " " " " " " Vol. II.....	0	00
" " " " " " Vol. II.....	0	80	" " " " " " " " Vols I & II	1	00
39 " " 1876, Vol. I.....	0	80	44 " " " " " " 1881, Vol. I.....	0	00
" " " " " " Vol. II.....	0	80	45 " " " " " " " " Vol. II.....	0	00
" " " " " " Vols I & II	1	50	" " " " " " " " Vols I & II	1	25
40 " " 1877, Vol. I.....	1	00	" " " " " " 1882, Vol. I.....	1	00
" " " " " " Vol. II.....	0	60	" " " " " " " " Vol. II.....	1	00
" " " " " " Vols I & II	1	50	" " " " " " " " Vols I & II	2	00
41 " " 1878, Vol. I.....	0	80	46 " " " " " " 1883, Vol. I.....	1	00
			" " " " " " " " Vol. II.....	1	00
			" " " " " " " " Vols I & II	2	00